

L'art du livre : des cahiers vaudois aux éditions du verseau

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Das Werk : Architektur und Kunst = L'oeuvre : architecture et art**

Band (Jahr): **13 (1926)**

Heft 12

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'ART DU LIVRE

DES CAHIERS VAUDOIS AUX ÉDITIONS DU VERSEAU

Créés par Paul Budry et Edmond Gilliard, les «Cahiers Vaudois» sont nés en 1914, à la veille de la Grande Guerre. Peu d'enfancements littéraires s'accomplirent en des circonstances matérielles plus difficiles que celui-ci. Mais la capacité de vie de la nouvelle revue résidait moins dans un organisme rudimentaire et frêle que dans l'esprit qui l'animait, le sentiment qui l'inspirait. Par l'esprit et le sentiment elle participait de la vie de quelques hommes éminemment représentatifs d'un milieu, par ceux-ci elle allait s'attacher à ce milieu, y puiser une raison d'être, non seulement idéale, mais si profondément réelle qu'elle devait s'imposer à l'activité littéraire et artistique d'un pays, contribuer à la situer et, par la même, à la définir.

C'est si vrai que les Cahiers vaudois, dont la publication fut suspendue en 1919, survivent en leur raison d'être, que cette raison d'être se révèle toujours présente dans les manifestations d'un groupe d'écrivains et d'artistes qui, sans liens conventionnels, ni contrainte de programme, se montre cohérent et décidé à l'action toutes les fois qu'une cause qu'il fait spontanément sienne est menacée. Raison d'être que C. F. Ramuz nous a donnée à saisir dans son humaine complexité dans le premier Cahier vaudois, et qu'il résume littérairement ainsi:

«Laissons de côté toute prétention à une „littérature nationale“: c'est à la fois trop et pas assez prétendre. Trop, parce qu'il n'y a pas de littérature, dite nationale, que quand il y a une langue nationale et que nous n'avons pas de langue à nous; pas assez, parce qu'il semble que, ce par quoi nous prétendons nous distinguer, ce sont nos différences extérieures...»

«Mais qu'il existe, un jour, un livre, un chapitre, une simple phrase, qui n'aient pu être écrits que chez nous, parce que copiés dans leur inflexion sur telle courbe de colline ou scandés dans leur rythme par le retour du lac sur les galets d'un beau rivage, quelque part, si on veut, entre Cully ou Saint-Saphorin — que ce peu de chose voie le jour...»

«J'exprime», ce mot que les Cahiers vaudois ont érigé en devise, était, à la fois, une affirmation de scrupuleuse honnêteté et d'infinie prétention; honnêteté à n'exprimer que soi, prétention à vouloir exprimer entièrement soi; et c'était aussi, c'est toujours, pour qui éprouve en sa vie le sens des mots, un programme: évoquer la nature chez soi, l'homme en soi, exprimer soi chez soi.

Il faut être vaudois pour savoir ce qu'il en coûte de se

libérer d'une définition de liberté empruntée, de posséder une autorité que l'on ne détient pas exclusivement de soi-même. Ce qu'il en coûte, ce ne sont pas des prières, des déclarations attendries ou fanfaronnes, le tout en plus ou moins bon français, c'est l'acte courageux par lequel on s'affirme avec entière liberté et pleine autorité.

Le Léman, ce grand enjôleur, se joue de nos velléités d'action, il nous tend son miroir pour que nous y réfléchions nos désirs, les y berce, le temps de les assoupir, et les renvoie au sein gras et chaud, paré de pampres et d'épis, de notre terre trop bénie, où ils achèvent de s'endormir.

Mais nous pouvons posséder ce lac qui nous a si longtemps possédés, faire de notre terre autre chose que le séjour d'une liberté somnolente, le siège d'une autorité qui reste d'un autoritarisme étranger sous les dehors paternes que nous lui avons donnés.

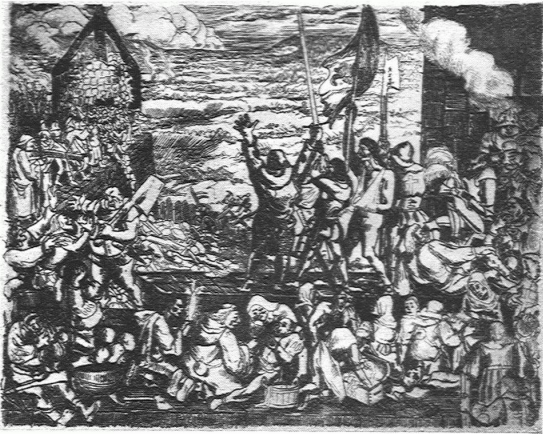
Si, dans notre politique, nous en sommes encore à suppléer par la parole aux actes, dans notre littérature, nous commençons à donner à la parole valeur d'acte, d'acte par la manifestation de la personnalité dont l'écrit est la juste et entière expression. Et c'est par cette expression que la littérature entre en contact intime avec l'art, sollicite de lui, non pas une traduction plastique, mais une expression nouvelle, plastiquement équivalente. Ainsi, par sollicitation réciproque, par action et rétroaction, s'établit entre une expression littéraire et une expression artistique une intime correspondance qui fait qu'elles acquièrent même signification, même valeur et même portée d'acte.

Encore faut-il qu'un lieu commun s'offre, chez nous, à cette rencontre sympathique de l'art et de la littérature. Ce lieu nous manquait, depuis que les Cahiers vaudois s'étaient refermés.

Je ne puis me lancer ici dans l'énumération des personnalités qui se groupèrent «en active amitié» au foyer des Cahiers vaudois, ni des apports qu'elles firent à l'œuvre qui y fut réalisée. Une figure s'est éclairée plus particulièrement à ce foyer et s'en est approprié la lumière, en toute générosité, pour la faire rayonner au loin: c'est celle de C. F. Ramuz.

Morts, les Cahiers vaudois? non! bien vivants, endormis en une chaude attente comme la braise sous la cendre. Cendre du regret qu'ils laissent, et que viennent remuer «les jeunes gens qui avaient pris l'habitude de chercher chez leurs aînés cette autorité sympathique et libératrice qui ouvraient à leur ardeur des voies nouvelles.»

Sans prétendre prendre la place des Cahiers vaudois, les «Editions du Verseau» sont venues simplement la marquer. Je les laisse se présenter elles-mêmes: Quelques



CHARLES CLÉMENT, LAUSANNE
Soir de Morat / Scène de guerres de Bourgogne (Eau-forte)
 Les Editions du Verseau, Lausanne

jeunes gens «qui avaient du goût pour les livres, et à qui leurs divers moyens permettaient de tenter les risques de l'entreprise, ont constitué une société qui a pris le nom des „Editions du Verseau...”¹ Ce qu'il y a d'intéressant là-dedans, c'est que plusieurs de ces jeunes gens sont de la partie, qu'il y a parmi eux des techniciens, professionnellement engagés dans la pratique des arts graphiques et qu'anime le beau zèle de l'honnête et précieux métier.»

Tout en définissant ainsi, en toute probité de métier, leurs moyens d'action et leurs compétences, ces jeunes ont tenu à assigner un but extra-professionnel à leur entreprise en en confiant la direction littéraire à Edmond Gilliard, et ils ont rallié ainsi sous leur enseigne, tout naturellement et librement, «ceux qui furent les principaux animateurs du mouvement de 1914».

En rééditant *«Raison d'Être»* de C. F. Ramuz, ne l'ont-ils pas faite un peu leur? Leur premier pas fut décisif. C'est à leur confiante et indépendante initiative qu'est due la publication d'*Alchimie verbale* d'Edmond Gilliard, dont la présentation typographique irréprochable s'enrichit de bois gravés par Henry Bischoff. Puis c'est, pour un amateur au goût éclairé, M. Mermod, l'édition de *Sept morceaux par C. F. Ramuz et sept dessins par René Auberson*. Et, sans parler de ce qui se prépare, prêts à sortir de presse: *Du pouvoir des Vaudois* d'Edmond Gilliard, le premier des «Cahiers du Verseau», *Guerres de Bourgogne*: Episodes les plus mémorables des guerres entre les Liges et le Hardy sur les terres du Pays de Vaud, mis en images par Charles Clément et librement contés par Paul Budry.

¹ Adresse: Campagne La Caroline, Avenue du Mont d'Or, Lausanne.

Arrêtons-nous à ces scènes des *Guerres de Bourgogne* que Charles Clément nous dépeint, en ses eaux-fortes, avec une chaleur d'expression vraiment amoureuse. Il s'est épris, en effet, de son sujet, non d'un amour alambiqué, compassé et distant d'érudit, mais d'un amour très spontané, plus clairvoyant peut-être, qui lui fait embrasser d'un coup tout ce qu'il y a de plus savoureusement humain dans une action dont l'histoire lui apporte la relation très fragmentaire, la documentaire réalité.

Il se jette lui-même dans cette action, la prolonge ainsi dans le présent, nous y fait participer réellement, par tout ce qui peut rejoindre, dans les hommes que nous sommes, les hommes qui furent, il y a quelques cinq cents ans, au service de Charles le Téméraire ou dans les rangs des Liges suisses.

Clément ramène tout à la vie, à sa vie; et, quand il lui plaît d'y faire rentrer l'histoire, il vous l'émoustille si bien qu'elle en jette son bonnet de docteur par dessus les moulins. Pour lui, elle n'est pas la muse austère qui ne parle que sur un ton d'épopée, ni la vieille malpropre qui furette dans les poubelles du passé. Elle devient un aimable compagnon de route qui en a vu et vous en donne à voir, jamais assez pour nous apprendre ce qu'est la vie, jamais trop pour nous en déguster.

Ah! que de grouillante vie tassée dans ces images de Clément; elle vient à vous, passant de l'ombre au soleil, de près, de loin, de par tous les coins! A tel point que notre regard, ne pouvant la saisir simultanément, sous tous ses aspects, papilloterait, si l'artiste ne lui imposait pas sa vision concentrée, maîtrisée dans l'unité puissante d'une composition profondément raisonnée, froidement ordonnée. C'est par là que ces tableaux taillés dans le vif d'une mêlée humaine, sublime et répugnante à la fois, acquièrent une calme dignité, et que l'expression de l'artiste s'élève au point où l'ironie qui s'y mêle n'ôte plus aux réalités évoquées que de leur amertume et n'en dégage que mieux la tragique signification.

Avez-vous vu, dans le lit d'un ruisseau, l'eau arriver soudainement, couler entre les galets, en remplir fissures et interstices et, de creux en creux, s'élever jusqu'à couvrir de son fluide transparent tout le fond de ce lit, au point qu'on ne sait plus si c'est l'eau ou le lit de pierre qui se met à courir?

C'est ainsi que Paul Budry écoule une prose légère qui s'irradie de toutes les nuances d'un riche vocabulaire dans le lit que lui taille le burin de Clément. Elle s'y lance si bien qu'elle finit par en sortir et se fait un chemin aimablement capricieux, tout à côté.

Les deux copains (car c'est le mot) s'en vont donc, bras-dessus, bras-dessous, au travers de la grande histoire

qu'ils se racontent l'un à l'autre, s'interrompant, à tour de rôle, pour ajouter chacun son petit détail: et ceci, et cela, parfait, mieux encore! Et de s'attendrir, de s'enthousiasmer, de se gausser aussi!

Vous pouvez croire ce que vous content, l'un avec une abondante éloquence de tempérament, l'autre, en une langue ensorcelée et ensorceleuse, avec une élégante et très évocatrice précision de termes, Clément et Budry. Car ils y ont été vraiment à cette guerre entre les Liges et le Hardy, autant qu'on peut y aller avec son imagination et son cœur. Mais, je crains de le dire, pour les Suisses au patriotisme trop ombrageux, ils l'ont vue avec des yeux terriblement bourguignons.

Et cependant, ce livre né sous signe du *Verseau* est précisément une de ces œuvres appelées par Ramuz qui nous révèlent «ce peu de chose» de chez nous qui suffit à leur raison d'être.

Fréd. Gilliard.

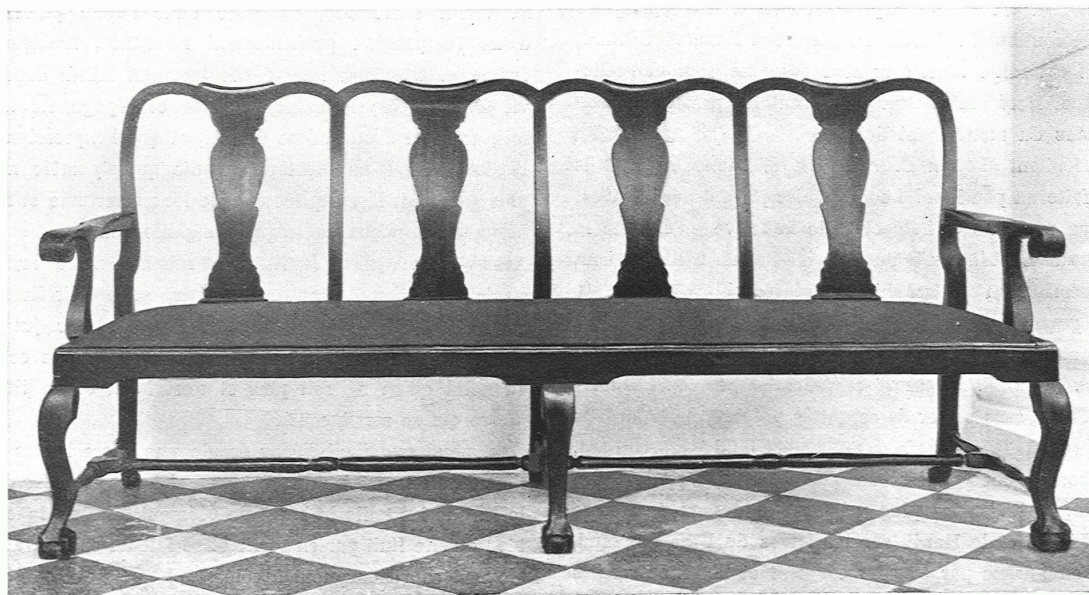
EIN NEUER DRUCK DER JOHANNESPRESSE

Die Freunde guter Buchkunst kennen und schätzen seit Jahren schon die wenig zahlreichen und nur in grossen Abständen erscheinenden Drucke der Johannespresse, die der Zürcher Schriftgraphiker *Hans Vollenweider* (Mitglied des S. W. B.) herausgibt. Vor knapp vier Jahren habe ich an dieser Stelle die ersten Erzeugnisse der Presse, Mörikes Idylle »Der alte Turmhahn« und Hölderlins Elegie »Menons Klage um Diotima« angezeigt und gleichzeitig die ebenfalls von Hans Vollenweider besorgte Aus-

gabe von Dantes »Vita Nuova« (im Verlag der Zürcher Drucke, Gebr. Fretz A. G.), die unter all den vielen Dante-Neuausgaben bei Anlass des 6. Zentenariums durch ihre edle Einfachheit hervorragte.

Nun hat die Johannespresse zu einer grössern Leistung ausgeholt: nichts Geringeres als eine *Gesamtausgabe der Gedichte von C. F. Meyer* legt sie uns, in einem stattlichen Bande von über 400 Seiten, vor. Mörike, Hölderlin, C. F. Meyer — es zeigt sich in dieser Wahl schon die bei modernen Luxusausgaben nicht immer selbstverständliche und doch so sehr wünschbare Verbundenheit des Buchkünstlers mit einem bestimmten Kreise der Dichtung, und es mag wohl sein, dass der auf das Beschauliche, das innerlich Ruhige gerichteten Kunst Vollenweiders (die kürzlich in der schriftgraphischen Ausschmückung der von den Architekten Maurer und Vogelsanger ausgezeichnet restaurierten Kirche von Rüslikon einen schönen Beweis für ihren Geschmack ablegte), die Poesie Meyers ganz besonders nahe lag. Man mag noch so sehr der von den Franzosen seit Jahren schon konsequent angestrebten Standardisierung des Buches das Wort reden — immer wieder wird eine Schicht gebildeter Menschen den typisierten Gegenstand nur für die Dinge des täglichen Gebrauches zulassen und in Teppichen, in Vasen und in Büchern einer persönlichen und damit individuellen künstlerischen Leistung den Vorzug geben. So wird auch diese untadelige Ausgabe der Gedichte Meyers ihre Freunde finden.

Gtr.



KOLONIALMÖBEL AUS KAPSTADT / Mitte 18. Jahrhundert
Aus: Schmitz, Das Möbelwerk